

Florilège sur la Sainte Vierge

Edité par Renaud Fabbri



Icone de la Vierge Noire de Czestochowa

"La Vierge-Mère personnifie la Sagesse supra-formelle, c'est de son lait que tous les Prophètes ont bu ; sous ce rapport, elle est plus que l'Enfant, qui représente alors la sagesse formelle, donc la révélation particulière. A côté de Jésus adulte, par contre, Marie est, non l'essence informelle et primordiale, mais le prolongement féminin, la shakti : elle est alors, non le Logos sous son aspect féminin et maternel, mais le complément virginal et passif du Logos masculin et actif, son miroir fait de pureté et de miséricorde."

Frithjof Schuon, *Christianisme/Islam*, p.83-84.

Pour le centenaire de la naissance de Frithjof Schuon, il nous semblait approprier de réunir quelques textes de la tradition chrétienne sur la Vierge et le Mystère Marial. Le lecteur désireux d'approfondir la Mariologie à la lumière de la Sophia Perennis se reportera à l'étude de James Cutsinger, « [The Virgin](#) » qui met en relation l'enseignement de Frithjof Schuon et les traditions Chrétiennes et Islamiques.



Les 12 Prérogatives de la Bienheureuse Vierge Marie (Sermon pour l'Octave de l'Assomption) par Saint Bernard de Clairvaux

Selon René Guénon, Saint Bernard de Clairvaux (1090-1153) « aimait à donner à la Sainte Vierge le titre de Notre-Dame, dont l'usage s'était généralisé depuis son époque, et sans doute en grande partie grâce à son influence ; c'est qu'il était, comme on l'a dit, un véritable chevalier de marie' et qu'il la regardait vraiment comme sa date » (René Guénon, Saint Bernard, 20). Dans le sermon qui suit, prononcé pour l'Octave de l'Assomption, Saint Bernard nous offre une exégèse du passage suivant de l'apocalypse: "Un signe grandiose apparut dans le ciel : une femme qu'enveloppait le soleil, la lune sous les pieds et douze étoiles en couronne sur sa tête."

Mes très chers frères, un homme et une femme nous ont causé le plus grand dommage; mais, grâce à Dieu, tout a été réparé par un autre homme et une autre femme, dans une merveilleuse surabondance de grâces. Le don n'est pas proportionné à la faute, et la grandeur du bienfait passe de loin le dommage subi. L'artisan très habile et très bon n'a pas brisé le vase fêlé, il l'a remodelé à notre usage et nous l'a rendu plus parfait. Du vieil Adam il en a tiré un nouveau, et il a transfiguré Ève pour former Marie. Certes, le Christ pouvait nous suffire, puisque, aujourd'hui encore, toute notre capacité vient de lui ; mais il n'était pas bon pour nous que l'homme restât seul. Il fallait, au contraire, que l'un et l'autre sexes prissent part à notre régénération, puisque l'un et l'autre avaient contribué à notre chute. Certes l'homme, le Christ Jésus est un médiateur fidèle et tout-puissant entre Dieu et les hommes, mais nous redoutons en lui la majesté divine. Son humanité s'est comme résorbée dans sa divinité, non pas que sa nature ait changé, mais parce que son rôle a été déifié. On ne célèbre pas seulement sa miséricorde, mais aussi son jugement, : bien que sa passion lui ait appris la compassion, qui le rend miséricordieux, il a le pouvoir de juger. Notre Dieu est un feu dévorant. Le pécheur redoute, en s'en approchant, de périr sous le regard de Dieu comme la cire fond en présence de la flamme.

Dès lors, la femme bénie entre les femmes n'intervient pas inutilement; elle a sa place nécessaire dans cette réconciliation. Nous avons besoin d'un médiateur pour aller au

grand Médiateur, et nous ne saurions en trouver de plus efficace que Marie. Médiatrice, Ève le fut également, mais médiatrice de malheur, puisque c'est par son intermédiaire que l'antique serpent put inoculer à l'homme son venin pestilentiel. Marie, au contraire, est une médiatrice fidèle, qui apporte aux hommes comme aux femmes l'antidote du salut. L'une fut l'instrument de la séduction ; l'autre l'est de l'apaisement. La première fut l'instigatrice de la transgression, la seconde inaugure la rédemption. Pourquoi l'humaine faiblesse craindrait-elle d'approcher Marie ? Il n'y a en elle rien de dur ou d'effrayant ; toute douceur, elle offre à tous le lait et la laine. Repassez dans votre mémoire tout le cours de l'histoire évangélique; si vous trouvez en Marie le moindre signe d'acrimonie, de dureté ou de colère, vous pourrez vous défier d'elle et redouter son approche. Si au contraire - et c'est ce qui ne peut manquer de se produire - vous ne voyez dans tout ce qu'elle fait que bonté et grâce, douceur et compassion, remerciez la Providence de vous avoir donné, dans sa pitié infinie une médiatrice de qui vous n'avez rien à craindre. Elle s'est faite toute à tous, et dans l'excès de sa charité, elle a voulu être la débitrice des sages et des insensés. Elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous participent de sa plénitude ; le captif y trouvera sa délivrance, le malade sa guérison, l'affligé sa consolation, le pécheur son pardon ; le juste y puisera la grâce, l'ange la joie, la Trinité entière y trouvera la gloire et le Fils une chair humaine. Ainsi, personne ne sera privé de sa chaleur.

N'est-elle pas la femme de l'Apocalypse qu'enveloppe le soleil ? Je veux bien que la suite de cette vision prophétique prouve qu'il s'agit là de l'Église actuelle ; mais on peut sans inconvénient l'appliquer à Marie. Elle est éminemment celle qui s'est revêtue d'un autre soleil. De même que l'astre de notre monde créé se lève également sur les bons et les méchants, Marie, sans peser nos mérites antérieurs, se montre à tous pareillement accessible, clémente, infiniment tendre et prête à prendre en pitié toutes les misères humaines. Tout ce qui est imparfait est au-dessous d'elle ; elle surpasse de très loin tout ce qui est entaché de faiblesse ou de corruption, et sa supériorité infinie domine à une très grande distance toutes les autres créatures; on peut donc dire d'elle aussi qu'elle a la lune sous ses pieds. Sinon, ce ne serait pas un très grand éloge à faire à celle qui surpasse incontestablement les choeurs des Anges, des Chérubins et des Séraphins. La lune est

communément prise pour symbole de la corruption ou de la sottise, mais souvent elle désigne aussi l'Église du temps présent ; la première comparaison s'attache au caractère changeant de la lune, la seconde au fait qu'elle reçoit d'ailleurs sa lumière. Or, si j'ose m'exprimer ainsi, la lune en ses deux acceptions est sous les pieds de Marie, mais de façon différente dans les deux cas. L'insensé, dit l'Écriture, change comme la lune, tandis que le sage demeure comme le soleil. La chaleur et la splendeur du soleil sont constantes ; la lune ne donne aucune chaleur, et son éclat, toujours changeant, ne reste jamais pareil à lui-même. C'est donc à juste titre que l'on nous montre Marie revêtue de soleil, elle qui a pénétré les abîmes de la Sagesse divine à des profondeurs presque incroyables et qui, dans toute la mesure où la chose est possible à une créature en dehors de l'union personnelle avec Dieu, paraît immergée au sein de la lumière inaccessible. Le feu divin a purifié les lèvres du Prophète, il embrase les Séraphins, mais il agit sur Marie d'une façon bien plus extraordinaire. Car elle a mérité de n'en être pas seulement effleurée, mais bien enveloppée de toutes parts, baignée tout entière et comme enfermée dans ses flammes. Le vêtement de cette femme n'est pas seulement d'une éclatante blancheur, il en émane aussi une chaleur extraordinaire ; les rayons du soleil divin l'ont si bien pénétrée qu'il ne demeure en elle rien qui soit, je ne dis pas dans la nuit, mais même dans la pénombre ou dans une lumière tant soit peu atténuée, et rien non plus qui soit tiède, tout au contraire étant brûlant.

Toute folie est si loin au-dessous de ses pieds qu'elle n'a rien de commun ni avec la foule des femmes insensées ni avec la petite troupe des vierges folles. Mieux encore : le grand Insensé, l'unique prince de toute folie qui se montra versatile comme la lune lorsqu'il perdit la sagesse qui faisait toute sa beauté, est foulé aux pieds par Marie, et misérablement réduit en esclavage. Elle est bien cette femme, jadis annoncée par Dieu, qui est venue broyer la tête de l'antique serpent ; et c'est en vain que le monstre aux mille ruses a tenté de la mordre au talon. A elle seule, elle a écrasé toutes les entreprises perverses des hérétiques. L'un enseignait comme un dogme quelle n'avait pas formé le Christ de sa propre substance charnelle ; un autre sifflait comme un serpent quelle ne l'avait pas mis au monde et que c'était un enfant trouvé ; un troisième, blasphémant, prétendait qu'après la naissance du Christ elle avait connu l'homme ; un quatrième, ne

pouvant supporter de l'entendre appeler la Mère de Dieu, tournait en dérision ce beau nom de Théotocos. Mais ces fraudeurs ont été brisés, ces usurpateurs foulés aux pieds, ces maîtres d'erreur confondus, et toutes les générations proclament Marie bienheureuse. A l'heure où elle enfantait le Christ, le Dragon n'a pas manqué de lui tendre un piège, en se servant d'Hérode, afin de dévorer son fils nouveau-né, car il n'oubliait pas la vieille inimitié qui dure toujours entre sa race et celle de la femme.

Si maintenant nous choisissons de voir dans cette image de la lune le symbole de l'Église, qui ne luit pas de son propre éclat mais l'emprunte à celui qui a dit : Sans moi, vous ne pouvez rien faire, nous trouvons là, clairement désignée, cette Médiatrice dont nous parlions tout à l'heure. Une femme revêtue de soleil, la lune sous ses pieds. Attachons-nous, mes frères, aux pas de Marie et prosternons-nous à ses pieds pour une instante supplication. Retenons-la, empêchons-la de s'éloigner avant de nous avoir bénis, car elle est puissante. Elle est la toison interposée entre le ciel et l'aire, la femme à mi-distance entre le soleil et la lune, Marie enfin, médiatrice entre le Christ et l'Église. Mais une toison imprégnée de rosée étonne moins vos esprits qu'une femme vêtue de soleil. C'est en effet une union très étroite, et ce rapprochement entre le soleil et une femme a bien de quoi nous surprendre. Comment une nature aussi frêle peut-elle subsister dans une pareille fournaise ? Moïse n'a pas tort de demander à voir les choses de plus près, mais avant de s'approcher, il convient qu'il quitte ses chaussures et se débarrasse de toute pensée charnelle. J'irai, dit-il, et je considérerai cette grande vision. C'est, en effet, une grande vision que celle d'un buisson qui brûle sans se consumer. Mais c'est un signe très grand aussi qu'une femme qui demeure intacte quand son corps est pris dans le feu du soleil. Il n'est pas dans la nature du buisson d'être incombustible au milieu des flammes ; mais il n'est pas au pouvoir d'une femme de porter sans dommage une tunique de soleil ! Ni l'homme ni l'ange n'en sont capables, il y faut une tout autre puissance. L'Esprit-Saint, dit l'ange, surviendra en toi. Et, comme si Marie lui avait répondu : " L'Esprit-Saint est Dieu, et notre Dieu est un feu dévorant, " l'ange poursuit : La Force, non pas la mienne, ni la tienne, mais celle du Très-Haut te couvrira de son ombre. Sous la protection de cette ombre ne nous étonnons plus qu'une femme puisse supporter un vêtement de feu.

Une femme vêtue de soleil, dit le texte : c'est-à-dire enveloppée de lumière comme d'un vêtement. Un esprit charnel ne saurait comprendre ; il ne voit que sottise dans des choses toutes spirituelles. Ce n'était pas le sentiment de l'Apôtre qui disait : Revêtez-vous du Seigneur, le Christ Jésus. Comme tu es devenue l'intime du Seigneur, ô Notre-Dame! tu lui es toute proche, étroitement unie à lui, quelle grâce tu as trouvée à ses yeux ! Il est en toi, tu es en lui ; tu es son vêtement, il est le tien. Tu t'habilles de ta nature charnelle. Il te revêt de gloire. Tu enveloppes le soleil d'une nuée, et le soleil t'enveloppe de ses feux. Car le Seigneur a fait sur terre cette chose inouïe : une femme a environné un homme, et cet homme n'est autre que le Christ, dont il est écrit : Voici l'homme, son nom est Orient. Il a fait au ciel aussi une chose inouïe : une femme a été vêtue de soleil. Enfin, elle a couronné le Seigneur, et elle a mérité d'être couronnée par lui. Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon sous le diadème dont l'a couronné sa mère. Mais j'en parlerai ailleurs. Pour l'instant, approchez un peu, et venez voir la Reine sous le diadème dont l'a couronnée son Fils.

Sur la tête, douze étoiles en couronne. Ce front est bien digne d'être ceint d'étoiles, d'autant qu'il brille d'un éclat plus vif qu'elles, et qu'ainsi c'est lui qui est leur parure. Pourquoi les étoiles ne couronneraient-elles pas la femme que le soleil a vêtue ? Comme au jour du printemps, les roses et les lis des vallées l'entouraient. Le bras gauche de l'Époux soutient sa tête et du bras droit il l'étreint. Nul ne peut estimer ces bijoux, dire le nom de ces étoiles qui sont serties dans le diadème de Marie. Déchiffrer les signes et la composition de cette couronne passe l'entendement humain. Pour ma part, sans perdre la notion de ma petitesse et en me gardant de vouloir sonder les divins arcanes, je crois pouvoir dire que ces douze étoiles figurent les douze prérogatives qui sont réservées à Marie. On peut, en effet, distinguer en elle des prérogatives célestes, charnelles et du coeur. S'il y a quatre prérogatives de chaque espèce, la multiplication me donne nos douze étoiles dont reluit le diadème de notre Reine. J'y vois étinceler d'un éclat particulier d'abord la naissance de Marie, deuxièmement la salutation de l'ange, troisièmement la survenue de l'Esprit, quatrièmement l'ineffable conception du Fils de Dieu. Et je trouve encore un rayonnement extraordinaire au premier voeu de virginité, à la maternité immaculée, à la grossesse sans fatigues, à l'enfantement sans douleurs. Enfin, il y a une

lumière particulière dans la douceur pleine de réserve, la pieuse humilité, la foi magnanime, le martyr du coeur. Je laisse à votre zèle la méditation attentive de chacune de ces prérogatives, et je me contenterai ici de les expliquer brièvement.

Quel éclat sidéral trouvons-nous donc dans la naissance de Marie ? Elle est de royale extraction, de la race d'Abraham et de la noble lignée de David. Si cela vous paraît insuffisant, ajoutez que, par un privilège accordé en vue de sa sainteté future, cette descendance fut, comme on le sait, l'effet de la volonté divine : bien avant de naître, elle avait été promise à Abraham et à David, préfigurée par des signes mystérieux, et annoncée par les Prophètes, C'est elle que symbolisaient, en effet, la verge d'Aaron qui fleurissait même coupée de sa racine, la toison de Gédéon imbibée de rosée sur une terre sèche, la porte d'Orient, dans la vision d'Ézéchiel, qui ne s'ouvrit jamais à personne. C'est elle encore qu'Isaïe annonçait plus clairement que tous les autres, quand il parlait de la tige qui surgirait un jour de la racine de Jessé, ou de la Vierge qui enfanterait. Aussi l'Écriture dit-elle avec raison qu'un grand signe apparut au ciel, puisque nous savons que le ciel avait depuis si longtemps prédit sa venue. Le Seigneur dit : Il vous donnera lui-même un signe. Voici qu'une Vierge concevra. Ce signe fut grand, comme celui qui l'a donné. Cette première prérogative ne peut donc qu'éblouir tous les regards.

Le mérite sans pareil de notre Vierge et la grâce unique dont elle fut l'objet apparaissent de même dans la salutation de l'archange : il lui témoigna tant de respect et de déférence qu'il semblait l'apercevoir déjà sur son trône royal, au-dessus de toutes les légions célestes, et il s'en fallut de peu qu'il n'adorât une femme, lui qui avait coutume d'être, sans étonnement, adoré des hommes.

Et voici, brillant du même éclat, le mode inouï de sa conception : au lieu de concevoir dans le péché, comme les autres femmes, Marie seule conçut en toute sainteté, par la survenue du Saint-Esprit. Quant au fait que Marie ait mis au monde le Fils de Dieu, vrai Dieu lui-même, afin qu'il fût tout ensemble fils de Dieu et de l'homme et qu'il naquît de lui homme et Dieu à la fois, c'est un gouffre de lumière, et je ne crois pas que même les yeux des anges puissent le contempler sans en être aveuglés.

Quant à la virginité de son corps et à la résolution qu'elle avait prise de la conserver, la nouveauté même d'un tel vœu en rehausse assez la splendeur : car c'est en dépassant les prescriptions de la loi mosaïque par l'esprit de liberté, qu'elle promit à Dieu de préserver ensemble la pureté de sa chair et de son âme. La preuve qu'elle s'en tint à ce vœu irrévocable, c'est qu'à l'ange qui lui promettait un fils, elle répondit fermement : Comment cela se fera-t-il, Puisque je ne connais pas d'homme ? C'est pourquoi, sans doute, elle fut d'abord troublée par les paroles de l'ange et se demanda ce que voulait dire cette salutation qui la proclamait bénie entre les femmes, alors que son désir était de rester toujours bénie entre les vierges. Et de ce fait, la salutation lui paraissait déjà sujette à caution. Mais dès que la promesse d'un fils lui parut mettre en péril sa virginité, elle ne put cacher plus longtemps ses soupçons. Comment cela se fera-t-il ? dit-elle, je ne connais pas d'homme. Elle a donc mérité la bénédiction qui revient à la mère, sans perdre celle que revendique à juste titre la vierge. La gloire s'accroît d'être vierge, par la maternité, et d'être mère, par la virginité : ce sont deux étoiles qui se renvoient mutuellement leurs rayons. C'est un grand honneur d'être vierge, mais infiniment plus grand d'être vierge et mère. Il est donc juste que, seule à concevoir sans péché, elle ait été seule ensuite à ne pas connaître ces sensations de dégoût qui accablent les autres femmes durant leur grossesse. Dans les premiers temps de la sienne, c'est-à-dire à l'époque où ces épreuves sont les plus pénibles, on la vit gravir d'un pas léger les montagnes pour aller offrir ses services à Élisabeth. Et on la vit pareillement, à la veille de ses couches, monter à Bethléem, portant le précieux dépôt qui lui était confié, fardeau léger et qui la portait plus qu'il n'était porté. Quelle lumière encore dans l'enfantement même qui ne fut pour elle qu'un surcroît de joie, au lieu de ces souffrances qui sont une malédiction pour les femmes en couches. Si nous mesurons à leur rareté le prix des choses, il n'est rien de plus rare que tout cela, en quoi elle n'a eu ni devancière ni émule. Méditons bien ces privilèges, qui doivent nous inspirer plus encore que de l'admiration : la vénération, la piété, la consolation.

Mais les quatre dernières prérogatives requièrent de nous, en outre, l'imitation. Il ne nous a été donné ni d'être annoncés, avant notre naissance, par tant de prophéties et de

divines promesses, ni d'être salués avec ce respect inouï par l'archange Gabriel. Et nous avons moins de part encore aux deux prérogatives qui restent le secret absolu de la Vierge. D'elle seule il est écrit : Ce qui est né en elle est du Saint-Esprit, à elle seule il est dit: Le Saint qui naîtra de toi s'appellera Fils de Dieu. Qu'on présente des vierges au Roi, mais après elle, à qui revient le premier rang . Seule, elle a conçu sans péché, porté l'enfant sans fatigue, enfanté sans douleur. Aussi rien de tel n'est-il exigé de nous. Mais ce qui nous est demandé n'est pas rien. Si nous manquions, en effet, de douceur pudique, d'humilité, de foi généreuse, de compassion, pourrions-nous nous excuser sur ce que ces vertus sont réservées à Marie ? La rougeur qui monte au front d'un homme pudique est certes un joyau de son diadème et une étoile de sa couronne, car on ne saurait supposer que cette grâce fasse défaut à celle qui est pleine de grâce. Marie fut réservée, l'Évangile en fait foi. On ne l'y voit jamais ni bavarde ni présomptueuse. Cherchant son fils, elle se tenait à la porte , et elle n'usa pas de son autorité maternelle pour interrompre sa prédication ou pour entrer dans la maison où il parlait. Dans le texte entier des quatre Évangiles, si j'ai bonne mémoire, on ne nous rapporte pas plus de quatre fois des paroles de Marie. La première fois elle s'adresse à l'ange, mais seulement après que lui-même lui a parlé par deux fois. Ensuite, c'est chez Élisabeth, lorsque sa voix fait tressaillir Jean dans le ventre de sa mère et que, louée par sa cousine, elle s'empresse de louer elle-même le Seigneur. La troisième fois, elle parle à son Fils, alors âgé de douze ans, et se plaint qu'elle-même et son père inquiets, aient dû le chercher. La dernière fois, aux noces de Cana, elle s'adresse à son Fils et aux serviteurs, et cette fois-là ses propos portent la marque la plus certaine de sa bonté native et de sa réserve virginale. Faisant sien l'embarras d'autrui, elle ne peut y tenir et elle avertit son Fils que le vin va manquer; lorsque son Fils la réprimande, la douceur et l'humilité l'empêchent de lui répondre, et pourtant, sans se laisser déconcerter, elle engage les serviteurs à faire ce que dira son Fils.

Et dès le début, ne nous dit-on pas que les Bergers trouvèrent Marie la première ? Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant déposé dans la crèche. Les Mages à leur tour, souvenez-vous, ne trouvèrent pas l'enfant sans Marie, sa mère. Quand elle alla présenter le Seigneur du Temple au temple du Seigneur, elle s'entendit prédire par Siméon bien des choses qui concernaient son enfant et elle-même. Et toujours nous la voyons lente à

parler, prompte à écouter. Marie conservait toutes ces paroles et les repassait dans son coeur. Mais dans toutes ces occasions vous ne l'entendez pas prononcer un seul mot touchant le mystère de l'Incarnation. Pauvres de nous, qui avons toujours les narines frémissantes d'impatience, prêtes à lâcher tout leur souffle d'un coup et qui, comme dit le poète comique, fuyons par mille fentes. Tant de fois, Marie a entendu son Fils parler en paraboles aux foules, ou bien, dans le petit groupe des disciples, leur révélant les mystères de Dieu ! Elle l'a vu faire des miracles, elle l'a vu cloué à la croix, expirant, ressuscité, elle l'a vu monter au ciel. A tous ces moments-là, combien de fois a-t-on entendu la voix de cette vierge, de cette pudique tourterelle ? On lit dans les Actes des Apôtres que revenant du mont des Oliviers ils persévéraient tous dans la prière. Mais qui, tous ? Si Marie était là, il faut la nommer la première, car elle est au-dessus de tous et comme mère du Sauveur et par sa propre sainteté. C'étaient Pierre et André, dit le texte, et Jacques et Jean, puis viennent les autres noms. Eux tous persévéraient dans la prière, ainsi que les femmes, et Marie, mère de Jésus se montrait-elle donc au dernier rang parmi les femmes, pour être nommée ainsi après tout le monde ? Les disciples étaient encore tout charnels - l'Esprit ne leur était pas encore donné, puisque Jésus n'était pas encore dans la gloire - lorsque s'éleva entre eux une dispute pour la première place. Marie, elle, en raison même de sa grandeur, se mettait toujours au rang le plus humble. Elle mérita d'être appelée à la première place, précisément parce que, y ayant droit, elle avait occupé la dernière. Pour s'être montrée la servante de tous, elle devint leur souveraine. Et elle fut élevée au-dessus des anges parce qu'elle s'était abaissée, dans son indicible bonté, au-dessous des veuves, des pénitentes, et même de cette femme dont on avait expulsé sept démons. Je vous en conjure, mes petits enfants, si vous aimez Marie, imitez cette vertu et si vous voulez lui plaire, soyez modestes comme elle. Rien ne sied mieux à un homme, à un chrétien, et très spécialement à un moine.

Cette douceur fait assez ressortir la vertu d'humilité chez la Vierge. Douceur et humilité sont deux soeurs de lait, très particulièrement unies en celui qui disait : Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur. De même que la superbe est mère de la présomption, la douceur ne peut naître que de la véritable humilité. On observe l'humilité de Marie, non seulement dans sa propension au silence, mais plus distinctement

encore dans ses paroles. L'ange lui avait dit : Le Saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu; elle lui répond simplement qu'elle est sa servante. Puis elle se rend chez Élisabeth, à qui l'extraordinaire faveur accordée à la Vierge avait été révélée par le Saint-Esprit et qui s'écrie, surprise de la voir arriver -. Comment se fait-il que la Mère de Dieu me rende visite ? Et, bénissant la voix qui vient de la saluer, Élisabeth ajoute: Dès que mes oreilles ont entendu tes paroles de salutation, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein; elle bénit encore la foi de Marie : Tu es heureuse d'avoir cru, car tu verras s'accomplir en toi les choses qui t'ont été dites de la part du Seigneur. Voilà de grands éloges, mais l'humilité de Marie lui interdit d'en rien garder pour elle-même et elle reporte tout sur celui dont on loue en elle les grâces, " Tu magnifies la mère du Seigneur, dit-elle, mais mon âme magnifie le Seigneur. Tu dis qu'à ma voix ton fils a tressailli de joie, mais mon esprit a tressailli en Dieu, auteur de mon salut, et comme l'ami de l'Époux il se réjouit à sa voix. Tu me declares heureuse d'avoir cru, mais ma foi comme mon bonheur ont pour seule cause le regard bienveillant de Dieu, car c'est parce qu'il a baissé les yeux vers son humble petite servante que toutes les générations me proclameront bienheureuse."

Devons-nous croire, mes frères, que sainte Élisabeth se soit trompée, alors qu'elle était inspirée par le Saint-Esprit ? C'est impossible. Marie est bienheureuse, parce que Dieu l'a regardée et parce qu'elle a cru. Sa foi est le fruit du regard dîvin. Grâce à l'opération ineffable du Saint-Esprit survenu en elle, une extraordinaire grandeur d'âme s'ajouta, dans le secret de son coeur de Vierge, à une si étonnante humilité ; et ces deux vertus, comme tout à l'heure la virginité et la maternité, devinrent deux étoiles se renvoyant leurs feux. Ni l'excès d'humilité ne diminue la grandeur, ni l'excès de grandeur n'entame l'humilité. Si humblement qu'elle se jugeât elle-même, Marie accueillit sans mesquinerie la promesse de l'ange; elle qui se considérait comme une pauvre petite servante, elle ne douta pas qu'elle ne fût réellement choisie en vue de ce mystère incompréhensible, de cette merveilleuse union, de ce secret impénétrable. Elle admit aussitôt qu'elle serait en effet la vraie mère de Dieu et de l'homme. C'est la grâce divine qui, dans le coeur des élus, réussit ce prodige d'une humilité sans petitesse d'âme et d'une générosité sans orgueil; ces deux vertus s'allient si bien que la grandeur d'âme, non seulement n'ouvre la porte à aucune superbe, mais soutient les progrès de l'humilité ; en

sorte que les élus sont les plus pénétrés de crainte du Seigneur et de gratitude pour ses largesses. Réciproquement, aucune lâcheté ne se glisse dans leur âme à la faveur de l'humilité : moins un homme a coutume de présumer de sa force dans les petites choses, et plus il lui est facile, dans les grandes, de s'en remettre à la puissance divine.

Quant au martyr de la Vierge (qui était, si vous vous en souvenez, la douzième étoile de son diadème), l'Écriture y attire notre attention aussi bien dans la prophétie de Siméon que dans le récit de la Passion du Seigneur. Cet enfant est venu, dit le vieillard en voyant le petit Jésus, comme un signe de contradiction. Et, s'adressant à Marie, il ajouta : Toi-même, un glaive te transpercera l'âme. Et en vérité, Bienheureuse Mère, un glaive a percé ton âme; il n'aurait pu, sinon, sans te percer, atteindre le corps de ton Fils. Lorsque ton Jésus (il est à tous, mais plus spécialement à toi) eut rendu le dernier souffle, la lance, cruelle ouvrit son flanc, sans ménager un corps qui ne pouvait plus souffrir, mais c'est ton âme qu'elle transperça. L'âme de ton Fils déjà n'était plus dans ce corps, mais la tienne ne pouvait s'en arracher, et c'est elle que poignit la douleur. Il faut donc t'appeler plus que martyr, puisque, en toi, la souffrance de compassion l'a emporté si totalement sur la douleur du corps.

Pour toi, ce fut plus qu'un glaive que cette parole qui, perçant ton âme, atteignit jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit : Femme, voici ton fils. Quel échange! Jean t'est donné en échange de Jésus, le serviteur en place du Seigneur, le disciple au lieu du Maître ; le fils de Zébédée doit remplacer le Fils de Dieu, un homme rien qu'homme se substituer au vrai Dieu! Comment ces mots, à les entendre prononcer, n'auraient-ils pas transpercé ton âme si aimante, quand nos coeurs de pierre et de fer se fendent en les entendant rapporter. Ne vous étonnez pas, mes frères, si on dit que Marie subit le martyr en son âme. Pour s'en étonner, il faudrait avoir oublié que saint Paul compte le manque d'affection au nombre des plus odieux crimes dont les Gentils se soient rendus coupables. Cette faute est bien loin du coeur de Marie et devrait l'être aussi du coeur de ses petits serviteurs. Mais on dira peut-être ; " Ne savait-elle pas d'avance que son Fils devait mourir ? - Assurément. - N'espérait-elle pas qu'il ressusciterait bientôt ? - De toute son âme. Et malgré cela, elle pleurait au pied de la croix ? A chaudes larmes. Mais qui es-tu,

mon frère, et d'où te vient cette sagesse que la compassion de Marie trouble davantage que la passion de son Fils ! Jésus a pu mourir dans son corps, et vous voulez que Marie ne soit pas en même temps morte dans son coeur ? Il a subi la mort du corps, par l'effet d'une telle charité que personne n'en eut jamais de plus grande; et Marie endura la mort du coeur par une charité telle qu'il n'y en aura plus jamais de semblable.

Et maintenant, Mère de miséricorde, par cette même compassion de ton âme si pure, la Lune (c'est l'Église, je l'ai dit) se prosterne à tes pieds et t'adresse de pieuses supplications, parce que tu es devenue sa médiatrice auprès du Soleil de justice. Que dans ta lumière elle voie la lumière et que par ton intercession elle obtienne la grâce de ce Soleil qui t'a vraiment aimée plus que toutes les créatures, qui t'a parée, revêtue d'une étoile de lumière, et qui a ceint ta tête d'une couronne de beauté ! Tu es pleine de grâce, pleine de rosée céleste, appuyée sur ton bien-aimé, inondée de délices. Nourris aujourd'hui tes pauvres, ô Notre-Dame, fais que les petits chiens aussi aient leur part de miettes; de ta cruche qui déborde, ne donne pas à boire seulement au serviteur d'Abraham, abreuve aussi ses chameaux. Car tu es vraiment la Vierge élue dès l'origine et destinée au Fils du Très Haut, qui est au-dessus de toutes choses, Dieu béni à jamais. Ainsi soit-il.



Commentaire de l'Ave Maria par Saint Thomas d'Aquin.

Dans son commentaire de l'Ave Maria, Saint Thomas d'Aquin (1225-1274) évoque la supériorité de la Vierge par rapport aux anges. Selon la Tradition Catholique, Marie est devenue au terme de son assomption « reine des Anges » ce qui peut évoquer sa réalisation de la totalité des états supérieurs de l'être.

" Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. " Cette salutation contient trois parties; l'ange a composé la première, qui est celle-ci : "Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

" La seconde est l'œuvre d'Elisabeth, mère de Jean-Baptiste; elle est renfermée dans ces paroles : " Béni le fruit de votre ventre. " L'Eglise a ajouté la troisième, qui ne contient que ce mot : " Marie. " L'ange n'a pas dit, en effet, Je vous salue, Marie, mais, " Je vous salue, pleine de grâce. " Ce nom de Marie convient aux paroles de l'ange, comme nous allons le prouver par son interprétation. Il faut donc savoir, pour ce qui est de la première partie, qu'anciennement l'opposition des anges aux hommes était une chose très importante; les hommes aussi tenaient pour un honneur souverain de les révéler. C'est pourquoi il est écrit, à la louange d'Abraham, qu'il a donné aux anges l'hospitalité, et qu'il leur a fait la révérence. Mais qu'un ange fit la révérence à un homme, c'est une chose inouïe, avant qu'il eût salué la bienheureuse Vierge, disant : " Je vous salue. " La raison pour laquelle, dans l'antiquité, l'ange ne révérait pas l'homme, et que celui-ci révérait l'ange, c'est parce que l'ange était plus grand que l'homme, et cela sous trois rapports.

Il lui était, premièrement, supérieur en dignité, et ce qui le prouve, c'est que, de sa nature, l'ange est spirituel. Il est écrit, Psaume CXXX : " Il a fait ses anges des esprits, etc.... " Pour l'homme, lui, il est d'une nature corruptible; c'est ce qui faisait dire à Abraham : " Je parlerai au Seigneur, moi qui suis cendre et poussière ! " Il ne convenait donc pas que la créature spirituelle et incorruptible révérait la créature corruptible, c'est-à-dire l'homme.

Il lui était, secondement, supérieur, par les rapports plus immédiats qu'il a avec Dieu. L'ange, en effet, est le familier du Très-Haut, il est comme son assistant. Daniel dit, ch. VII : " Un million d'anges le servaient, et mille millions assistaient devant lui. " Mais l'homme est comme étranger, comme exilé loin de Dieu par le péché. Il est écrit, Psaume LIV : " Fuyant, je me suis éloigné. " Il convient donc à l'homme de révéler l'ange, comme plus proche et plus familier du Roi.

Il lui était supérieur, troisièmement, par la plénitude de la splendeur de la grâce divine. Les anges, en effet, participent pleinement à la lumière divine. Job dit, ch. XXV : " Le nombre de ses soldats est-il connu? et sur lequel ne se lèvera pas sa lumière? " Et c'est ce qui fait qu'il apparaît toujours lumineux. Mais pour les hommes, bien qu'ils aient quelque part à la lumière de la grâce, cette lumière cependant est petite, et ils sont comme dans l'obscurité. Il ne convenait donc pas que l'ange révérait l'homme, jusqu'à ce qu'il se fût trouvé dans la nature humaine quelqu'un qui, sur ces trois points, fût supérieur à l'ange

; et cette créature, ce fut la bienheureuse Vierge. Et c'est pour montrer qu'en ces trois points elle lui était supérieure, qu'il voulut la révéler; ce qui lui fit dire : " Je vous salue. " De là, la bienheureuse Vierge a surpassé les anges en ces trois choses; et. d'abord par la plénitude de la grâce, qui est plus grande dans la bienheureuse Vierge que dans lequel que ce soit des anges ; et c'est pour l'insinuer que l'ange lui a fait la révérence, disant : " pleine de grâce, " comme s'il disait je vous révere, parce que vous l'emportez sur moi par la plénitude de la grâce. La bienheureuse Vierge est pleine de grâce quant à trois choses.

Premièrement, quant à l'âme, dans laquelle elle eut la plénitude de la grâce. Dieu, de fait, donne la grâce pour deux choses, à savoir, pour faire le bien et pour éviter le mal ; et, pour ce qui est de ces deux choses, la bienheureuse Vierge eut la grâce la plus parfaite. Après Jésus-Christ, elle évita le péché d'une manière plus parfaite que nul autre saint. Le péché, en effet, est, ou originel, et elle fut pure dès le sein de sa mère, ou mortel ou véniel, et elle fut exempte de ceux-ci. C'est pourquoi il est écrit au livre des Cantiques, ch. IV : " Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, il n'y a pas en vous de souillures. " Saint Augustin dit, dans son livre de la Nature et de la Grâce : " Si, excepté la sainte vierge Marie, on interrogeait tous les saints et saintes qui ont vécu ici-bas s'ils ont été sans péchés, ils s'écrieraient d'une voix unanime : Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, la vérité n'est pas en nous. Exceptez donc, dis-je, cette sainte Vierge, de laquelle, pour l'honneur du Seigneur, quand il s'agit du péché, je ne veux nullement parler. " Nous savons qu'il lui a été donné plus de grâce pour vaincre le péché, sous quelque forme qu'il se présentât ; elle a mérité de concevoir et d'enfanter celui qui, comme il est constant, ne fut souillé d'aucun péché. Mais Jésus-Christ l'a emporté sur la bienheureuse Vierge, en ce qu'il a été conçu et qu'il est né sans le péché originel; pour la bienheureuse Vierge, elle a été conçue dans le péché originel, mais elle n'est pas née en lui. La bienheureuse Vierge pratiqua même toutes les vertus d'une manière parfaite ; pour les autres saints, ils en pratiquèrent quelques-unes d'une manière plus spéciale; l'un pratiqua surtout l'humilité, l'autre, la chasteté, un autre, la miséricorde; c'est ce qui les fait donner comme les modèles de vertus particulières : ainsi le bienheureux Nicolas est un modèle de miséricorde, etc.... Mais la bienheureuse Vierge, elle, est le modèle de toutes les vertus, parce qu'en elle vous trouverez un modèle d'humilité. Il est écrit en saint Luc, ch. I : " Voici la servante du Seigneur; " et plus loin :

" Il a regardé l'humilité de sa servante. " Elle est un modèle de chasteté : " Je n'ai connu aucun homme; " elle est, comme il est facile de le voir, le modèle de toutes les vertus. Ainsi donc elle est pleine de grâce, et pour faire le bien, et pour éviter le mal.

Elle fut, secondement, pleine de grâce, au point que de l'aine elle rejaillit encore sur la chair ou le corps. Pour les saints, avoir reçu assez de grâces pour sanctifier l'âme, c'est en avoir reçu de grandes; mais l'âme de la bienheureuse Vierge en fut si pleine, que de celle-ci elle se répandit sur la chair, au point que, de cette même chair, elle conçut le Fils de Dieu; ce qui fait dire à Hugues de Saint-Victor : " Parce que l'amour du Saint-Esprit brûlait dans son cœur, c'est pour cela qu'il opérait dans sa chair des choses merveilleuses, au point que d'elle naquît un Dieu homme. " Il est écrit en saint Luc, ch. I : " Le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. "

Elle en fut pleine, troisièmement, au point d'en répandre sur tous les autres hommes. C'est beaucoup pour chaque saint, quand il a assez de grâce pour qu'elle suffise au salut de plusieurs hommes; mais en avoir qui suffisent au salut de tous les hommes, voilà qui est immense; et c'est ce qui existe en Jésus-Christ et dans la bienheureuse Vierge. Dans toute espèce de périls vous pouvez, en effet, obtenir de la glorieuse Vierge le salut. C'est pour cela qu'il est; dit au livre des Cantiques, ch. IV : " Mille boucliers, c'est-à-dire mille remèdes sont suspendus contre les périls, etc.... " Vous pouvez de même l'avoir pour soutien dans toute œuvre de vertu ; et c'est ce qui lui fait dire dans l'Ecclésiastique, ch. XLIV : " En moi est tout espoir de vie et de vertu. " Ainsi donc elle est pleine de grâce, et elle surpasse les anges par la plénitude de la grâce, et elle a pour cela reçu le nom de Marie, que l'on interprète par illuminé en soi-même. C'est ce qui fait dire à Isaïe, ch. LVIII : " Il remplira ton âme de splendeur; " elle servira de lumière aux autres dans l'univers entier, et pour cela elle est comparée au soleil et à la lune.

Elle l'emporte, secondement, en familiarité avec Dieu sur les anges, et c'est pour l'apprendre aux anges qu'il dit : " le Seigneur est avec vous, " comme s'il disait, je vous révère parce que vous êtes plus familière avec Dieu que moi, car le Seigneur est avec vous.

Le Seigneur, dit-il, est avec elle comme père, ils ont le même Fils, ce que n'eut aucun ange ni aucune créature. Saint Luc dit, ch. I : " Le Saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu ; " Dieu le Fils dans le sein ; " Isaïe dit : " Maison de Sion, tressaillez

de joie et bénissez Dieu, parce que le Grand, le Saint d'Israël est parmi vous. " Le Seigneur est donc avec la bienheureuse Vierge d'une manière toute différente de celle par laquelle il est avec l'ange, parce qu'il est avec elle comme Fils, et avec l'ange comme Seigneur. L'Esprit saint est en elle comme dans son temple ; d'où il est écrit : " Temple du Seigneur, sanctuaire de l'Esprit saint, " parce qu'elle a conçu de l'Esprit saint. Il est dit dans saint Luc, ch. I : " L'Esprit saint viendra en elle, etc...; " donc la bienheureuse Vierge a des rapports plus intimes avec Dieu que les anges, parce que le Seigneur est avec elle et comme Père, et comme Fils, et comme Saint-Esprit, c'est-à-dire que la Trinité tout entière est avec elle. C'est ce qui fait chanter d'elle

qu'elle est le digne siège de la Trinité entière. Mais pour ce mot : " le Seigneur soit avec vous, " il est le mot le plus parfait qui puisse lui être adressé. C'est donc avec justice que l'ange révère la bienheureuse Vierge, parce qu'elle est la mère de Nôtre-Seigneur, et qu'ainsi elle est notre souveraine. Donc ce nom de Marie, qui, en langue syriaque, signifie maîtresse, lui convient.

La bienheureuse Vierge, troisièmement, l'emporte sur les anges en pureté; elle n'était pas seulement, en effet, pure en elle-même, mais elle a encore procuré aux autres la pureté. Elle fut, en effet, très pure quant à la faute, parce que, Vierge, elle ne commit ni péché mortel ni péché véniel; elle fut de même pure quant à la peine. Trois malédictions ont été prononcées contre les hommes à cause du péché.

La première fut prononcée contre la femme, c'est qu'elle concevrait dans la corruption, que sa gestation serait pénible, et qu'elle enfanterait dans la douleur. Mais la bienheureuse Vierge ne fut point soumise à cette malédiction, parce qu'elle conçut sans aucune espèce de corruption, sa gestation fut pleine de consolation, et elle enfanta le Sauveur dans la joie. Il est dit dans Isaïe, ch. XXXV : " Elle poussera et elle germera dans l'effusion de la joie et de la louange. "

La seconde fut prononcée contre l'homme, et c'est qu'il mangerait son pain à la sueur de son front. La bienheureuse Vierge fut exempte de cette malédiction, parce que, comme dit l'Apôtre, Epître aux Corinthiens, ch. VII : " Les Vierges sont libres des soucis du monde, elles ne s'occupent que du service de Dieu. "

La troisième fut commune à l'homme et à la femme, c'est qu'ils deviendraient poussière ; et la bienheureuse Vierge en fut préservée, parce qu'elle fut enlevée avec son

corps dans le ciel. Il est dit, Psaume CXXXI : " Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos, vous et l'arche où éclate votre sainteté. " Ainsi donc elle fut exempte de toute malédiction, et par conséquent bénie entre toutes les femmes, parce que c'est elle-même qui leva la malédiction, apporta la bénédiction, ouvrit la porte du paradis, et, ce qui est plus encore, le nom de Marie, qui signifie étoile de la mer, lui convient, parce que, comme l'étoile de la mer conduit au port les navigateurs, de même Marie conduit les chrétiens à la gloire. ", Béni le fruit de votre ventre. " Le pécheur quelquefois cherche dans un objet ce qu'il ne lui est pas donné d'obtenir; pour le juste, il l'y trouve. Il est écrit au livre des Proverbes, ch. XIII : " Le bien du pécheur est conservé pour le juste. " Ainsi Eve chercha le fruit, et elle n'y trouva pas tout ce quelle avait désiré; la bienheureuse Vierge, au contraire, trouva dans son fruit tout ce qu'Eve avait désiré. Eve, en effet, désira trouver dans son fruit trois choses. Elle désira y trouver d'abord ce que le démon lui promit faussement, à savoir, qu'ils seraient comme des dieux, sachant le bien et le mal. " Vous serez, dit ce menteur, comme des dieux, " ainsi qu'il est écrit dans la Genèse, ch. III : Il mentit, parce que, ("père du mensonge, il est de sa nature menteur. " Eve, par la manducation du fruit, loin de devenir semblable à Dieu, lui devint tout à fait dissemblable, parce que, par son péché, elle s'éloigna de Dieu, son salut, et fut chassée du paradis. La bienheureuse Vierge trouva, et tous les chrétiens avec elle, cet avantage dans le fruit de ses entrailles, parce que, par le Christ, nous sommes unis et assimilés à Dieu. Il est écrit dans saint Jean, première Epître, ch. III : "Lorsqu'il aura apparu, nous serons semblables à lui, etc... " Eve, en second lieu, désira en son fruit le bonheur, parce qu'il était doux à manger; mais elle ne l'y trouva pas, parce que aussitôt elle s'aperçut qu'elle était nue, et elle y trouva la source de la douleur ; dans le fruit de la Vierge, nous trouvons le salut et le bonheur, Il est dit dans saint Jean, ch. VI : " Celui qui mange ma chair a la vie éternelle. " Le fruit d'Eve, troisièmement, était d'un aspect charmant; mais le fruit de la Vierge est encore plus beau ; le désir des anges est de contempler sa face. Il, est écrit, Psaume XLIV : "Il est d'une forme plus belle que celle des enfants des hommes ; " et cela , parce qu'il est la splendeur de la gloire du Père. Il ne fut donc pas possible à Eve de trouver dans son fruit ce que personne ne saurait trouver dans le péché. Cherchons par conséquent dans le fruit de la Vierge ce que nous désirons. Mais c'est ici le fruit béni de Dieu, parce qu'il l'a tellement comblé de grâces, qu'il vient parmi, nous entouré du

respect de Dieu même. Il est dit, Epître aux Ephésiens , chap. I : " Béni soit Dieu et le Père de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel. " Il est révééré par les anges de l'Apocalypse , qui disent aussi, ch. VII : " Bénédiction , lumière, sagesse, action de grâce , honneur, puissance et force à notre Dieu. " Il l'est par les hommes; saint Paul dit, Epître aux Philippiens, ch. II : " Que toute langue confesse, etc. " Il est aussi écrit, Psaume CXVII : " Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. " Ainsi doue la Vierge elle aussi fut bénie ; mais son fruit le fut plus encore qu'elle.



Nécessité de la dévotion à Marie particulièrement dans les derniers temps selon Saint Louis-Marie Grignion de Montfort

Saint Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1713) est l'auteur du célèbre Traité de la Vraie Dévotion à la Sainte Vierge qui a joué un grand rôle dans la dévotion populaire en France.

C'est par Marie que le salut du monde a commencé, et c'est par Marie qu'il doit être consommé. Marie n'a presque point paru dans le premier avènement de Jésus-Christ, afin que les hommes, encore peu instruits et éclairés sur la personne de son Fils, ne s'éloignassent de la vérité, en s'attachant trop fortement et trop grossièrement à elle, à cause des charmes admirables que le Très-Haut avait mis même en son extérieur; ce qui est si vrai que saint Denis l'Aéropagite nous a laissé par écrit que, quand il la vit, il l'aurait prise pour une divinité, à cause de ses charmes secrets et de sa beauté incomparable, si la foi, dans laquelle il était bien confirmé, ne lui avait appris le contraire. Mais, dans le second avènement de Jésus-Christ, Marie doit être connue et révélée par le Saint-Esprit afin de faire par elle connaître, aimer et servir Jésus-Christ, les raisons qui ont porté le Saint-Esprit à cacher son Epouse pendant sa vie, et à ne la révéler que bien peu depuis la prédication de l'Evangile, ne subsistant plus.

Dieu veut donc révéler et découvrir Marie, le chef- d'oeuvre de ses mains, dans ces derniers temps.

Parce qu'elle s'est cachée dans ce monde et s'est mise plus bas que la poussière par sa profonde humilité, ayant obtenu de Dieu, de ses Apôtres et Evangélistes qu'elle ne fût point manifestée. Parce qu'étant le chef-d'oeuvre des mains de Dieu, aussi bien ici-bas par la grâce que dans le ciel par la gloire, il veut en être glorifié et loué sur la terre par les vivants. Comme elle est l'aurore qui précède et découvre le Soleil de justice, qui est Jésus-Christ, elle doit être connue et aperçue, afin que Jésus-Christ le soit. Etant la voie par laquelle Jésus-Christ est venu à nous la première fois, elle le sera encore lorsqu'il viendra la seconde, quoique non pas de la même manière. Etant le moyen sûr et la voie droite et immaculée pour aller à Jésus-Christ et le trouver parfaitement, c'est par elle que les saintes âmes qui doivent éclater en sainteté doivent la trouver. Celui qui trouvera Marie trouvera la vie. Mais on ne peut trouver Marie qu'on ne la cherche; on ne peut la chercher qu'on ne la connaisse: car on ne cherche ni ne désire un objet inconnu. Il faut donc que Marie soit plus connue que jamais, à la plus grande connaissance et gloire de la Très Sainte Trinité. (...)

Enfin Marie doit être terrible au diable et à ses suppôts comme une armée rangée en bataille, principalement dans ces derniers temps, parce que le diable, sachant bien qu'il a peu de temps, et beaucoup moins que jamais, pour perdre les âmes, il redouble tous les jours ses efforts et ses combats; il suscitera bientôt de cruelles persécutions, et mettra de terribles embûches aux serviteurs fidèles et aux vrais enfants de Marie, qu'il a plus de peine à surmonter que les autres.

C'est principalement de ces dernières et cruelles persécutions du diable qui augmenteront tous les jours jusqu'au règne de l'Antéchrist, qu'on doit entendre cette première et célèbre prédiction et malédiction de Dieu, portée dans le paradis terrestre contre le serpent. Il est à propos de l'expliquer ici pour la gloire de la Très Sainte Vierge, le salut de ses enfants et la confusion du diable. *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus* (Gn

3,15): Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, et ta race et la sienne; elle-même t'écrasera la tête, et tu mettras des embûches à son talon.

Jamais Dieu n'a fait et formé qu'une inimitié, mais irréconciliable, qui durera et augmentera même jusques à la fin: c'est entre Marie, sa digne Mère, et le diable, entre les enfants et serviteurs de la Sainte Vierge, et les enfants et suppôts de Lucifer; en sorte que la plus terrible des ennemies que Dieu ait faite contre le diable est Marie, sa sainte Mère. Il lui a même donné, dès le paradis terrestre, quoiqu'elle ne fût encore que dans son idée, tant de haine contre ce maudit ennemi de Dieu, tant d'industrie pour découvrir la malice de cet ancien serpent, tant de force pour vaincre, terrasser et écraser cet orgueilleux impie, qu'il l'appréhende plus, non seulement que tous les anges et les hommes, mais, en un sens, que Dieu même. Ce n'est pas que l'ire, la haine et la puissance de Dieu ne soient infiniment plus grandes que celles de la Sainte Vierge, puisque les perfections de Marie sont limitées; mais c'est premièrement parce que Satan, étant orgueilleux, souffre infiniment plus d'être vaincu et puni par une petite et humble servante de Dieu, et son humilité l'humilie plus que le pouvoir divin; secondement parce que Dieu a donné à Marie un si grand pouvoir contre les diables, qu'ils craignent plus, comme ils ont été souvent obligés d'avouer, malgré eux, par la bouche des possédés, un seul de ses soupirs pour quelque âme, que les prières de tous les saints, et une seule de ses menaces contre eux que tous leurs autres tourments.

Ce que Lucifer a perdu par orgueil, Marie l'a gagné par humilité; ce qu'Eve a damné et perdu par désobéissance, Marie l'a sauvé par obéissance. Eve, en obéissant au serpent, a perdu tous ses enfants avec elle, et les lui a livrés; Marie, s'étant rendue parfaitement fidèle à Dieu, a sauvé tous ses enfants et serviteurs avec elle, et les a consacrés à sa Majesté.

Non seulement Dieu a mis une inimitié, mais des inimitiés, non seulement entre Marie et le démon, mais entre la race de la Sainte Vierge et la race du démon; c'est-à-dire que Dieu a mis des inimitiés, des antipathies et haines secrètes entres les vrais enfants et serviteurs de la Sainte Vierge et les enfants et esclaves du diable; ils ne s'aiment point

mutuellement, ils n'ont point de correspondance intérieure les uns avec les autres. Les enfants de Bélial, les esclaves de Satan, les amis du monde (car c'est la même chose), ont toujours persécuté jusqu'ici et persécuteront plus que jamais ceux et celles qui appartiennent à la Très Sainte Vierge, comme autrefois Caïn persécuta son frère Abel, et Esaü son frère Jacob, qui sont les figures des réprouvés et des prédestinés. Mais l'humble Marie aura toujours la victoire sur cet orgueilleux, et si grande qu'elle ira jusqu'à lui écraser la tête où réside son orgueil; elle découvrira toujours ses mines infernales, elle dissipera ses conseils diaboliques, et garantira jusqu'à la fin des temps ses fidèles serviteurs de sa patte cruelle. Mais le pouvoir de Marie sur tous les diables éclatera particulièrement dans les derniers temps, où Satan mettra des embûches à son talon, c'est-à-dire à ses humbles esclaves et à ses pauvres enfants qu'elle suscitera pour lui faire la guerre. Ils seront petits et pauvres selon le monde, et abaissés devant tous comme le talon, foulés et persécutés comme le talon l'est à l'égard des autres membres du corps; mais, en échange, ils seront riches en grâce de Dieu, que Marie leur distribuera abondamment; grands et relevés en sainteté devant Dieu, supérieurs à toute créature par leur zèle animé, et si fortement appuyés du secours divin, qu'avec l'humilité de leur talon, en union de Marie, ils écraseront la tête du diable et feront triompher Jésus-Christ.

Enfin Dieu veut que sa sainte Mère soit à présent plus connue, plus aimée, plus honorée que jamais elle n'a été: ce qui arrivera sans doute, si les prédestinés entrent, avec la grâce et lumière du Saint-Esprit, dans la pratique intérieure et parfaite qu je leur découvrirai dans la suite. Pour lors, ils verront clairement, autant que la foi le permet, cette belle étoile de la mer, et ils arriveront à bon port, malgré les tempêtes et les pirates, en suivant sa conduite; ils connaîtront les grandeurs de cette souveraine, et ils se consacreront entièrement à son service, comme ses sujets et ses esclaves d'amour; ils éprouveront ses douceurs et ses bontés maternelles, et ils l'aimeront tendrement comme ses enfants bien-aimés; ils connaîtront les miséricordes dont elle est pleine et les besoins où ils sont de son secours, et ils auront recours à elle en toutes choses comme à leur chère avocate et médiatrice auprès de Jésus-Christ; ils sauront qu'elle est le moyen le plus assuré, le plus aisé, le plus court et le plus parfait pour aller à Jésus-Christ, et ils se livreront à elle corps et âme, sans partage, pour être à Jésus-Christ de même.

Mais qui seront ces serviteurs, esclaves et enfants de Marie? Ce seront un feu brûlant, ministres du Seigneur qui mettront le feu de l'amour divin partout. Ce seront sicut sagittae in manu potentis, des flèches aiguës dans la main de la puissante Marie pour percer ses ennemis. Ce seront des enfants de Lévi, bien purifiés par le feu de grandes tribulations et bien collés à Dieu, qui porteront l'or de l'amour divin dans le coeur, l'encens de l'oraison dans l'esprit et la myrrhe de la mortification dans le corps, et qui seront partout la bonne odeur de Jésus-Christ aux pauvres et aux petits, tandis qu'ils seront une odeur de mort aux grands, aux riches et orgueilleux mondains.

Ce seront des nues tonnantes et volantes par les airs au moindre souffle du Saint-Esprit, qui, sans s'attacher à rien, ni s'étonner de rien, ni se mettre en peine de rien, répandront la pluie de la parole de Dieu et de la vie éternelle; ils tonneront contre le péché, ils gronderont contre le monde, ils frapperont le diable et ses suppôts, et ils perceront d'outre en outre, pour la vie ou pour la mort, avec leur glaive à deux tranchants de la parole de Dieu, tous ceux auxquels ils seront envoyés de la part du Très-Haut.

Ce seront des apôtres véritables des derniers temps, à qui le Seigneur des vertus donnera la parole et la force pour opérer des merveilles et remporter des dépouilles glorieuses sur ses ennemis; ils dormiront sans or ni argent et, qui plus est, sans soin, au milieu des autres prêtres, et ecclésiastiques et clercs, inter medios cleros; et cependant auront les ailes argentées de la colombe, pour aller avec la pure intention de la gloire de Dieu et du salut des âmes, où le Saint-Esprit les appellera, et ils ne laisseront après eux, dans les lieux où ils auront prêché, que l'or de la charité qui est l'accomplissement de toute la loi.



La Vierge, Elie et Isis dans les visions de Anne-Catherine Emmerich

Dans ces visions mystiques tirées de La Vie de la Sainte Vierge, Sainte Anne Catherine Emmerich (1774-1824) évoque la relation entre le prophète Elie et la Vierge, l'un et l'autre symbolisant selon les auteurs traditionnels deux aspects de la Sophia Perennis. Bien que ses visions soient clairement colorées par l'upaya spécifique au Christianisme, Sainte Anne Catherine Emmerich évoque l'existence d'un culte marial et préchrétien en Egypte que Clemens Brentano qui a mis par écrit et édita ses visions identifie au culte d'Isis.

Elie voit une image figurative de la sainte Vierge.

Je vis toute la terre promise privée de pluie, desséchée et languissante, et je vis Élie monter au mont Carmel avec deux serviteurs, pour demander de la pluie à Dieu. Ils montèrent d'abord sur un haut escarpement, puis, par des degrés grossièrement taillés dans le roc, jusqu'à une terrasse, puis encore de nouveaux degrés, et ils arrivèrent enfin à une plate-forme assez grande, sur laquelle était un monticule de rochers où se trouvait une grotte. Elie monta jusqu'au haut de ce monticule. Il laissa ses serviteurs au bord de la plate-forme, et ordonna à l'un d'entre eux de regarder la mer de Galilée. Celui-ci parut tout consterné à cette vue, car le lac était entièrement desséché, plein de trous et d'excavations, couvert de vase et d'animaux pourris.

Elie s'accroupit, mit sa tête entre ses genoux, se voila, pria avec ardeur vers Dieu, et sept fois de suite il demanda à haute voix à son serviteur s'il ne voyait pas une nuée monter de la mer. A la septième fois, je vis le nuage monter, et quand le serviteur l'annonça au prophète, celui-ci l'envoya au roi Achab.

Je vis, au milieu de la mer, se former comme un tourbillon de couleur blanche, duquel sortait un petit nuage noir, qui se déploya et s'étendit. Dans ce petit nuage je vis, dès le commencement, une petite figure brillante, semblable à une vierge ; je vis aussi Élie l'apercevoir dans la nuée qui s'élargissait. La tête de cette vierge était entourée de rayons ;

elle étendait ses bras en croix, et tenait à l'une de ses mains comme une couronne de victoire. Son long vêtement était comme attaché sous ses pieds. Elle parut dans le nuage qui grandissait, et sembla s'étendre sur toute la terre promise.

Je vis ce nuage se diviser ; en certains endroits saints et sanctifiés, et là où habitaient des hommes pieux et aspirant au salut, il laissait comme de blancs tourbillons de rosée. Ces tourbillons avaient sur leurs bords toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et je vis au milieu la bénédiction se concentrer comme pour former une perle dans sa coquille. Il me fut expliqué que c'était une figure prophétique, et que dans les lieux bénis où le nuage avait laissé ces tourbillons, il y eut réellement coopération à la manifestation de la sainte Vierge'.

(...)

Je vis ensuite un songe prophétique où, pendant l'ascension de la nue, Élie apprit plusieurs mystères relatifs à la sainte Vierge ; malheureusement, au milieu de tant de choses qui nie troublent et me distraient' j'en ai oublié le détail exact, ainsi que bien d'autres choses. Élie connut, entre autres choses, que Marie devait naître dans le septième âge du monde ; c'est pour cela qu'il appela sept fois son serviteur. Il vit aussi de quelle race elle sortirait.

Je vis une autre fois Élie élargir la grotte au-dessus de laquelle il avait prié, et établir une organisation plus régulière parmi les enfants des prophètes : quelques-uns de ceux-ci priaient habituellement dans Cette grotte pour demander la venue de la sainte Vierge, et l'honoraient déjà avant sa naissance. Je Vis que cette dévotion à la sainte Vierge se perpétua sans interruption, qu'elle subsistait encore, grâce aux Esséniens, quand Marie était déjà sur la terre, et que plus tard elle continua à être pratiquée par des ermites, desquels sortirent enfin les religieux du Carmel.

Eclaircissements sur la précédente vision d'Élie.

Quand la narratrice communiqua plus tard ses contemplations sur l'époque de saint Jean-Baptiste, elle vit de nouveau la vision relative à Elie, avec quelques détails sur l'état où se trouvaient alors le pays et ses habitants. Nous donnons ce qui suit comme pouvant éclaircir ce qui a été dit précédemment.

Je vis un grand mouvement à Jérusalem, près du temple ; c'étaient des gens qui délibéraient, qui écrivaient avec des plumes de roseau, qui envoyaient des messagers dans le pays. On priait, on invoquait Dieu pour avoir de la pluie ; on faisait chercher Elie partout. Je vis aussi Élie dans le désert, nourri et désaltéré par un ange. Je vis tous les rapports du prophète avec Achab, le sacrifice sur le Carmel, la mort des prêtres des idoles, sa prière pour la pluie et l'arrivée des nuages.

Je vis, outre la sécheresse de la terre, une grande stérilité chez les hommes et un certain abâtardissement. Je vis qu'Élie appela par sa prière la bénédiction qui produisit la nuée, et qu'il dirigeait et répartissait les nuages et la pluie d'après des intuitions intérieures, sans quoi il y aurait eu peut-être une inondation destructive. Il demanda sept fois à son serviteur s'il voyait la nuée : cela fait allusion à sept âges du monde et à sept générations qui devaient s'écouler jusqu'au temps où la bénédiction véritable, dont cette nuée de bénédiction n'était que la figure, prendrait fortement racine dans Israel ; il vit même dans la nuée qui s'élevait une image de la sainte Vierge et connut plusieurs mystères qui se rapportaient à sa généalogie et à sa venue'.

(...)

Je vis, par l'effet de la prière d'Élie, la bénédiction descendre d'abord sous forme de rosée.- La nuée s'abaissait ; il s'en détachait des flocons blancs, lesquels formaient des tourbillons dont les bords étaient de la couleur de l'arc-en-ciel, et se résolvaient enfin en gouttes d'eau qui tombaient sur la terre. Je reconnus aussi là quelque chose qui se rapportait à la manne du désert ; mais la manne, le matin, était par terre, compacte et

cassante, et on pouvait l'empaqueter. Je vis ces tourbillons de rosée aller le long du Jourdain et s'arrêter, non pas partout, mais ça et là à certaines places. Je vis spécialement à Aïnon, en face de Salem, et à l'endroit où eut lieu plus tard le baptême de Notre Seigneur, descendre de ces tourbillons brillants. Je demandai aussi ce que signifiaient leurs bords aux couleurs varices, et cela me fut expliqué par l'exemple d'une coquille marine, qui a aussi des rebords aux couleurs brillantes, et qui, s'exposant au soleil, attire à elle la lumière et la dégage des couleurs, jusqu'à ce qu'au milieu d'elle naisse la perle dans toute sa pureté et sa blancheur. Il me fut montré que cette rosée et la pluie qui lui succédait étaient quelque chose de plus que ce qu'on entend ordinairement par un rafraîchissement de la terre.

J'eus la perception distincte que sans cette rosée la venue de la sainte Vierge aurait été différée d'au moins un siècle, tandis que, par suite de l'amélioration et de la bénédiction de la terre, les races qui vivent de ses fruits furent aussi restaurées et ranimées, et la chair recevant la bénédiction s'ennoblit.

Je vis aussi comment alors la terre et la chair étaient altérées et aspiraient après la pluie, comme plus tard les hommes et l'esprit aspiraient au baptême de Jean. Tout ce tableau représentait à l'avance l'avènement de la sainte Vierge, et en outre l'état du peuple à l'époque de saint Jean-Baptiste. Leur anxiété d'alors, leur ardeur languissante, leur désir de la pluie et d'Élie, et pourtant la persécution de celui-ci, rappelaient l'ardeur avec laquelle, plus tard, le peuple cherchait le baptême et la pénitence, et aussi l'aveuglement de la synagogue et l'envoi de ses ambassadeurs auprès de Jean.

Figure prophétique de la Sainte Vierge en Égypte.

Je vis en Égypte ce message de salut apporté de la manière suivante : je vis qu'Élie devait faire rassembler de trois contrées, à l'Orient, au Nord et au Midi, de pieuses familles dispersées, et qu'il chargea de cette mission trois disciples des prophètes. Il ne les envoya qu'après avoir reconnu par un signe demandé à Dieu quels étaient ceux qui convenaient pour cela, car c'était une tâche périlleuse, et il fallait choisir des messagers intelligents,

afin qu'ils ne fussent pas mis à mort. L'un d'eux alla vers le Nord, l'autre vers l'Orient, le troisième vers le Midi. Celui-ci avait à faire un long voyage à travers l'Egypte, où les Israélites avaient des risques particuliers à courir. Ce messenger suivit le chemin que la sainte Famille prit lors de sa fuite en Egypte ; je crois aussi qu'il passa dans le voisinage de la ville d'On, où l'enfant Jésus se réfugia. Je le vis, dans une grande plaine, arriver près d'un temple d'idoles, qui était dans une prairie, et entouré de diverses autres idoles. On adorait là un taureau vivant. Il y avait dans le temple une figure de taureau et plusieurs autres idoles. On faisait là d'horribles sacrifices et on immolait des enfants mal conformés.

Les habitants du pays saisirent le disciple des prophètes et le conduisirent devant leurs prêtres. Heureusement ils étaient très curieux, sans cela ils l'auraient égorgé. Ils lui demandèrent d'où il était et ce qui l'amenait chez eux. Il leur dit sans hésiter qu'il devait naître une vierge de laquelle sortirait le salut du monde, et qu'alors ils briseraient toutes leurs idoles'.

(...)

Ils s'étonnèrent de ce qu'il annonçait, en parurent très émus, et le laissèrent aller sans lui faire de mal. Je les vis ensuite tenir conseil et faire faire l'image d'une vierge, qu'ils placèrent au milieu du plafond du temple, étendue en l'air et comme planant. Cette figure' avait une coiffure pareille à celle de leurs idoles, dont un grand nombre étaient rangées à la suite les unes des autres, ayant le haut du corps d'une femme et le reste d'un lion. Sur le haut de la tête était un petit vase assez profond, semblable à ceux dont on se servait pour mesurer des fruits ; le haut des bras était appliqué le long du corps jusqu'au coude, les bras s'en séparaient et s'étendaient en se relevant ; elle tenait des épis de blé dans les mains ; elle avait trois mamelles, une plus grande, placée plus haut au milieu ; deux plus petites, plus bas, de chaque côté de la première.

(...)

Le bas du corps était enveloppé d'un long vêtement ; les pieds étaient petits et effilés ; des espèces de houppes y pendaient. Aux deux épaules étaient attachées des espèces d'ailes comme de belles plumes en forme de rayons. Ces ailes étaient comme deux peignes de plumes jointes les unes aux autres. Des plumes croisées couraient le long des hanches et se repliaient par-dessus le milieu du corps. La robe n'avait pas de plis.

Ils honorèrent cette image et lui offrirent des sacrifices, la priant de vouloir bien ne pas briser leur dieu Apis et leurs autres dieux. Du reste, ils persévérèrent comme auparavant dans toutes les abominations de leur culte idolâtrique ; seulement, à dater de ce temps, ils invoquèrent par avance cette vierge, dont ils avaient composé l'image, à ce que je pense, d'après diverses indications tirées du récit du prophète et en essayant de reproduire la figure vue par Élie.

Je vis aussi comment, à cette époque, par un effet de la grande miséricorde de Dieu, il fut annoncé à de pieux païens que le Messie naîtrait d'une vierge dans la Judée. Les ancêtres des trois rois mages, les Chaldéens, adorateurs des astres, reçurent cette connaissance au moyen de l'apparition d'une image dans une étoile ou dans le ciel. Ils prédirent l'avenir à ce sujet. J'ai vu les traces de ces annonces prophétiques de la sainte Vierge dans les représentations figurées qui ornaient leurs temples. J'en ai parlé ailleurs.



Le culte de la déesse est étranger aux Sémites,
Aussi Dieu envoya-t-il Marie, s'approchant
Secourablement de l'homme ; son image, une étoile,
Étincelle à la lisière de la mer, tôt et tard :
Une salutation et une grâce du Royaume de Dieu —
Un signe pour nous siégeant au firmament.
(Frithjon Schuon, *Chants sans Noms*, XI, XII)